Coup de cœur : *Assommons les pauvres !*

Éd. de l'Olivier

Marie Gravey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/111>

DOI : 10.4000/traduire.111

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 102-104

ISBN : 039-773X

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Marie Gravey, « Coup de cœur : *Assommons les pauvres !* », *Traduire* [En ligne], 225 | 2011, mis en ligne le 10 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.111>

Coup de cœur : Assommons les pauvres !

Éd. de l'Olivier

Marie Gravey

RÉFÉRENCE

Shumona Sinha, *Assommons les pauvres !* Éd. de l'Olivier, 2011, 160 p.

- 1 Ah, le bonheur de la rentrée littéraire ! 654 romans cette année, nous promet France Culture. Promesse ou menace... ? Voilà qui donne envie... de se réfugier dans les classiques pour ne pas être assommé par toute cette littérature.
- 2 Comme chaque année, plutôt que de lire ou écouter trop de critiques, je passe voir mon libraire préféré. « Ouvrir l'œil », le nom de sa librairie, n'est pas usurpé¹. Toujours à l'affût, Cissé et Sandrine ont l'art de dénicher des livres singuliers, petits bijoux d'écriture, beaux objets insolites ou récits aussi inattendus que déjantés. Ou tout cela à la fois.
- 3 Je demande à Cissé quelles aiguilles il a extraites du foin de cette rentrée. Il hésite quelques secondes, puis me parle de trois ou quatre romans, dont deux découvertes, deux perles inattendues. Soyons clair, je n'en évoquerai qu'un ici. Pour en savoir plus, passez voir mon libraire – ou le vôtre !
- 4 J'écoute Cissé me présenter ces ouvrages, et l'un des romans attire mon attention : mon libraire sait que je suis traductrice et, le personnage principal d'*Assommons les pauvres !* étant interprète, il ne lui est pas difficile de piquer ma curiosité. L'auteure est d'origine indienne et a écrit en français ce roman largement autobiographique ; quelque part en banlieue parisienne, la narratrice fait l'intermédiaire, le « trait d'union », dit-elle, entre l'administration française et des demandeurs d'asile². Elle se retrouve un jour – c'est l'incipit du roman – au commissariat pour avoir cassé une bouteille sur la tête de l'un

de ces pauvres hères. Le récit retrace ensuite en un vaste *flash-back* le parcours de cette jeune femme, mêlant souvenirs, réflexions, images et tentatives d'expliquer son geste.

- 5 Cissé m'a prévenue, l'intrigue n'est pas très importante. Ou plutôt, ce n'est là pas l'essentiel. C'est l'introspection du personnage et surtout l'écriture singulière de Shumona Sinha (lauréate du prix du meilleur jeune poète du Bengale) qui font de ce court récit une petite mer veille. Comme d'habitude, je prends quelques minutes pour parcourir les ouvrages.
- 6 Le sommaire d'*Assommons les pauvres !* entraîne dans un univers poétique et prometteur : Le désir blanc ; De l'autre côté des choses ; Le pays d'argile ; L'hibiscus géant ; la femme-glycine, etc.
- 7 Retour au tout début, je lis la première page, et me voici happée.
- 8 Le soir même, je commence la lecture et, chose inattendue, déplaisante, inconfortable, je n'arrive pas à lire en silence. J'ai commencé le livre au lit, sous la chaleur de la couette... et ne peux m'empêcher de me relever pour lire à haute voix certains passages. Après une première lecture en silence, une vaine tentative de faire résonner les phrases dans ma tête, il est clair que ce procédé classique est frustrant, qu'il laisse échapper une dimension essentielle. Je reprends donc à voix haute, me redressant pour accorder ma respiration au rythme du texte et faire sonner ces mots qui ne vont plus me lâcher pendant plusieurs semaines.
- 9 Parmi les nombreuses images magnifiques, marquantes, nous citerons celles-ci, à propos des immigrés, « des méduses mal aimées » qui viennent s'échouer sur nos côtes, des personnages « plus obscurs que leur ombre à midi ».
- 10 Le titre de ce roman, emprunté à l'un des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire, place le texte sous le signe d'une poésie de la noirceur. Les images sont fortes, violentes, terriblement évocatrices. Ce roman est d'une dureté parfois difficile à encaisser, à la hauteur de la lassitude et de l'écœurement de la narratrice face à un quotidien plus qu'éprouvant, qui la confronte sans cesse, sans ménagement, à ce qu'elle-même a choisi de fuir : la misère de son pays d'origine.
- 11 Le récit, morcelé, met régulièrement en scène les mensonges que les clandestins apprennent par cœur pour les réciter à leurs interlocuteurs français. Des histoires mal ficelées, achetées aux passeurs en même temps que l'accès à un paradis imaginaire : la patrie des droits de l'Homme. Cette approche est inhabituelle, elle met le lecteur mal à l'aise, en pointant, au moins autant que celle de ces personnages désespérés, l'indignité d'un pays « d'accueil » qui oblige ces hommes à mentir, à inventer une fiction qui les rendrait dignes de rester en France.

Les droits de l'homme ne signifient pas le droit de survivre à la misère. D'ailleurs, on n'avait pas le droit de prononcer le mot misère. Il fallait une raison plus noble, celle qui justifierait l'asile politique. Ni la misère ni la nature vengeresse qui dévastait leur pays ne pourraient justifier leur exil, leur fol espoir de survie. [...] Il leur fallait donc cacher, oublier, désapprendre la vérité et en inventer une nouvelle. Les contes des peuples migrants. Aux ailes brisées, aux plumes crasseuses et puantes. Aux rêves tristes comme des chiffons. (p. 11)
- 12 Au début, la narratrice aime son métier car elle aime « la gymnastique des langues », mais au fil des jours, des mois, la distance entre les immigrés et elle-même devient une béance insurmontable, si bien que l'activité de l'interprète confine parfois à la violence :

Nous parlions la même langue, la nôtre, mais c'était comme crier de mon neuvième étage vers un passant du trottoir, vers un mendiant accroupi et dissimulé dans ses loques sales. Pire encore, parfois j'avais l'impression d'avoir jeté l'eau chaude de mes mots sur leur tête ahurie. (p. 26-27)

- 13 La culpabilité de contribuer à malmenier ces hommes cède peu à peu la place à la rancœur, la haine.
- 14 Dans la mémoire de la narratrice, tous les visages, tous les récits se mêlent :
Ils étaient si nombreux et si semblables que j'avais l'impression de rencontrer toujours le même homme. Leurs voix et leurs gestes ne m'aidaient pas à les distinguer. Au contraire. Ensemble leurs visages et leurs corps formaient un amas de nuages noirs où grondait l'orage. (p. 57-58)
Confrontée à ces hommes insistants, misérables et malsains, mon cœur comme un chien recroquevillé sous un pont en temps de pluie, je tentais de m'enfuir, de ne plus exister, de ne plus prononcer un seul mot, je ne voulais plus avoir à lever les yeux sur ces visages pleurant de plaintes, écumant de menaces et d'insultes. (p. 28)
- 15 Parfois, l'avocat ou l'officier qui interroge tel clandestin arrive à faire surgir la vérité, mais c'est pour ne « rien en faire ». Cette vérité est un cul-de-sac.
- 16 Et ce constat met la narratrice, ainsi que les autres interprètes, face à un conflit de loyauté terrible : on attend d'eux qu'ils aident à dévoiler les mensonges, qu'en somme, ils tra-hissent leurs compatriotes, et certains d'entre eux se rebiffent :
Certains cherchaient à se racheter, à se débarrasser du fardeau qui pesait sur leur âme en aidant les requérants. « M'en fous de la neutralité. Je m'en br... Aaa... Tu vois ce que je veux dire ! Ce sont mes gens. Mon peuple. Ils souffrent. On n' imagine pas combien ils en ont bavé. Alors je m'en tape de l'objectivité. Je dis ce que j'ai envie de dire. » (p. 114-115)
- 17 Et lorsque le messenger s'efforce de rester objectif, ce sont parfois les avocats qui les prennent à partie, les « broient », telle cette inquiétante Madame Baumann :
J'étais sidérée par sa faculté de mentir, par son absence totale de scrupules. Sa tactique consistait principalement à attaquer les interprètes, les accusant de ne pas avoir traduit ce qu'avait dit son client, le demandeur d'asile, et leur ordonnant continuellement de choisir tel ou tel mot, qui n'avait évidemment rien à voir avec la version du requérant. Comme un petit caïd, elle essayait de nous impressionner, de nous faire peur, à nous les interprètes, l'outil le plus fragile, le moins protégé de cette usine à mensonges. (p. 117-118)
- 18 On l'aura compris, ce court roman comporte de multiples clés d'entrée. On le dévorera pour la qualité de son écriture, pour l'actualité et l'originalité du propos, pour le regard porté de l'intérieur sur la situation singulière de l'interprète, à la fois dedans et dehors, pour les réflexions sur ce « business » que représente la misère...

NOTES

1. Librairie Ouvrir l'œil - 18, rue des Capucins - 69001 Lyon. Blog : <http://ouvrirloeil.blogspot.com/>

2. Shumona Sinha a travaillé plusieurs années comme interprète à l'OFPRA et a été congédiée suite à la publication de ce roman.

AUTEURS

MARIE GRAVEY

marie.gravey@orange.fr